

Synopsis :

« POUR UNE VIE MEILLEURE » L'EMIGRATION PORTUGAISE

Reportages photographiques de
Gérald Bloncourt

Région Parisienne - Lisbonne - Porto - Chavès - Pyrénées - Hendaye
1954 - 1974

Quand j'étais un enfant, en Haïti, dans la Caraïbe, j'étais fasciné par ce petit pays sur la carte du monde : le Portugal... Un tout petit pays et tant de grands découvreurs ! Je m'étais promis que j'irai... un jour.

Jeune révolutionnaire, expulsé d'Haïti à 20 ans, j'ai fait de mes appareils photos des armes pour dénoncer la misère et l'injustice. J'ai photographié les hommes au travail. Dans les années 50, sur les chantiers du bâtiment de la France en reconstruction, j'ai rencontré les Portugais. Pas les grands découvreurs dont j'avais rêvé, ...non, des maçons précis, appliqués, peu expansifs et durs à la tâche.

J'ai voulu savoir où ils vivaient. Je suis entré dans les bidonvilles, à la tombée du soir quand les hommes rentraient du travail, dans la boue. St-Denis, Champigny, Massy... Méfiants d'abord, ils ont fini par m'admettre. Ils ont compris que je ne voulais pas faire pleurer sur leur misère mais montrer la dignité, la solidarité, le courage, et aussi la joie de vivre, le regard droit dans les yeux que me lançaient les enfants.

J'ai voulu comprendre, moi l'exilé, ce qui avait poussé des gens à quitter leur pays pour venir échouer aux portes de Paris, dans ces baraques de planches et de tôles et ces rues de boue.

J'ai fait le chemin de l'émigration à l'envers. Des quais de la Gare d'Austerlitz où ils débarquaient courbés sous le poids de leurs valises – tout leur monde – sur le dos, au hall de la gare d'Hendaye, où ils attendaient en transit. J'ai pris le train avec des familles entières, enfants endormis auprès de grands-mères en noir, et de parents, jeunes et solides, pleins d'espoir en une « vie meilleure »

De 1960 à 1970, plus de 800.000 Portugais ont quitté un pays de 7 millions d'habitants, maintenus sous le joug de la dictature de Salazar. A partir de 1961, pour garder son empire en Afrique, le Portugal envoie contre les mouvements de libération, des contingents en Angola, puis après 1964, au Mozambique. Pour fuir le service militaire et la guerre, l'émigration des hommes jeunes atteint un pic en 1965. Pour la seule année 1966, 120.000 Portugais arrivent en France.

En 1966, je suis allé à Lisbonne, à Porto, et dans les montagnes au Nord de la région de Chavès. Le pays était exsangue, figé. Ici aussi, des bidonvilles. Ici aussi la boue dans les rues de villages, où ne restaient que femmes, enfants et vieillards.

J'ai marché avec les hommes et traversé les Pyrénées à pied. Ils refusaient que je les photographie. L'émigration était clandestine et les gardes de l'Espagne franquiste, complices du régime de Salazar pour renvoyer les migrants attrapés dans les montagnes.

Mais si elle était officiellement réprimée par le régime de Salazar, l'émigration n'en était pas moins encouragée : l'argent des émigrés permettait de financer les guerres. Et la France régularisait sans trop de difficultés cette main d'œuvre européenne, considérée comme plus facilement assimilable que celle venue d'Afrique. Sans rien prévoir pourtant pour améliorer leur accueil.

En avril 1974, quand éclate la Révolution des œillets, que les jeunes capitaines de l'armée portugaise renversent la dictature de Caetano, le successeur de Salazar, je prends l'avion pour Lisbonne avec des dirigeants politiques en exil. Trois jours et trois nuits de liesse dans les rues de Lisbonne submergées des œillets rouges de la Révolution, à la veille de ce 1^{er} mai de la liberté.

Des Portugais rentrent au pays. Pas tous...La « vie meilleure » est elle venue ?

En 1986, le Portugal entre dans l'Union européenne.

Vingt-deux ans après, en février 2008, le Musée d'Art moderne Berardo à Bélem (Lisbonne) expose « Pour Une vie meilleure ». La même année, la ville de Fafe (Nord Ouest de Porto) ouvre un musée de l'émigration qui conserve une centaine de mes photos. En 2009, c'est le centre culturel de l'Abbaye de Neumünster, au Luxembourg, autre terre de forte immigration portugaise, qui accueille l'exposition puis à l'été 2010, au Portugal la Maison de l'image à Braga

Dans beaucoup de familles, les langues et les mémoires se délient. On ose enfin dire aux enfants, neveux, frères et parents d'émigrés, les années de boue qu'on avait tues.

Aujourd'hui, autour d'un million de personnes d'origine portugaise vit en France. Pourtant, d'une des plus grandes immigrations que la France a reçue, on ne parle plus. Les Portugais sont devenus invisibles. Leur intégration est réputée accomplie.

Mes photos rappellent qu'il y a à peine 50 ans, ces Portugais, avant de devenir des Européens, et de voir un des leurs présider la Commission européenne, étaient des clandestins, des immigrants illégaux, fuyant la misère, la dictature, la guerre en Afrique et venant s'installer en France dans la précarité des bidonvilles.

Les images de cette mémoire bousculent les stéréotypes et trouvent des échos dans la situation de nombreux immigrés d'aujourd'hui.

En 2012, le Portugal sombre dans la crise et l'austérité, les jeunes au chômage songent à nouveau au départ.

« Pour une vie meilleure » poursuit son voyage en France. A Bordeaux, Hendaye, puis Paris en 2013 à la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (14 mai-31 juillet).

Gérald Bloncourt
Paris, 2013